

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Vite ! s'écria Carmen, il faut que nous partions pour Morgat. En hâte, la comtesse sonna Mélanie.

—Habillez-moi tout de suite, commanda Mme de Kerlor.

—Moi, reprit Carmen, je vais prévenir Hélène... Il faut qu'elle vienne avec nous.

La jeune fille courut à la chambre de son amie.

Celle-ci n'y était pas. Mlle de Kerlor interrogea les serviteurs ; elle ne put avoir de renseignements.

Il semblait encore à Carmen qu'elle entendait le cri d'agonie de l'orpheline et elle se mit à trembler, redoutant de nouveaux périls.

Vainement elle parcourut le jardin, le parc, et les endroits que les deux jeunes filles fréquentaient de préférence, quand elles s'entretenaient avec la plus complète expansion ; Carmen ne rencontra pas Hélène.

Mlle de Kerlor eut une minute de découragement. Des idées funèbres revenaient l'assaillir.

Elle les chassa en se disant que sa petite sœur, sachant Georges en danger, n'avait pu abandonner ainsi l'homme qui l'aimait et dont elle partageait l'amour.

Carmen revint à la chambre d'Hélène.

Cette fois, Mlle de Kerlor y trouva l'orpheline.

La pauvre enfant, après avoir crié son désespoir dans le silence du parc, était revenue chez elle et s'était agenouillée devant son coutumier refuge, les portraits du marquis et de la marquise de Penhoët.

Abîmée dans la plus navrante douleur, elle élevait son âme à Dieu et le suppliait de la rappeler à lui.

—J'aurais dû mourir, murmurait-elle... Carmen a eu tort d'arriver trop tôt.

—Non ! J'ai eu raison ! s'écria Mlle de Kerlor le visage rayonnant.

Hélène se releva et tomba dans les bras de Carmen, n'osant pas après une telle désespérance, espérer un changement dans une situation qu'elle croyait inextricable.

—Ma mère consent à ton mariage ! fit la sœur de Georges.

L'orpheline eut un éblouissement ; elle entrevit le ciel ; sa figure s'illumina d'une béatitude surhumaine.

Carmen craignait que Mlle de Penhoët ne put supporter sa joie et elle ne voulut pas que cette émotion se prolongeât.

—Allons ! allons ! fit-elle avec l'esprit de décision qui l'abandonnait rarement, ce n'est pas le moment de perdre la tête.... Dans quelques minutes nous partons retrouver mon frère.... Il s'agit d'arriver à temps.

Mlle de Penhoët retrouva toute son énergie. Elle fit à la hâte une toilette de voyage, pendant que Carmen l'imitait.

Il était certain que l'on arrivait à Brest juste à temps pour s'embarquer sur le bateau qui traverse la rade et qui conduit les passagers dans l'anse du Fret.

Il n'y avait plus ensuite qu'une heure de voiture pour arriver à Morgat, un charmant village de pêcheurs, niché dans une anse de la baie de Douarnenez.

Mais il ne fallait pas perdre de temps ; le moindre incident de voyage pouvait tout remettre en question.

Carmen avait bien pensé à envoyer une dépêche à son frère ; mais le village où se trouvait le télégraphe était loin du château de Kerlor.

D'autre part la petite gentilhommière de Morgat où s'était réfugié Georges était également à plus de quatre kilomètres du bureau télégraphique ; la dépêche devait être portée par un piéton et ne serait certainement pas arrivée avant les trois voyageuses.

Carmen, qui avait retrouvé sa belle confiance, calculait que l'on serait à Morgat avant six heures de l'après-midi.

•••

Georges de Kerlor, après la terrible scène qu'il avait eue avec sa mère, était sorti du château, comme nous l'avons dit.

Il fallait qu'il s'éloignât de ce pays, sans revoir personne, sans dire adieu à sa sœur, sans presser la main de Mlle de Penhoët.

Il serait resté interdit, affolé devant Hélène.

Qui sait s'il ne l'aurait pas saisie dans ses bras et emportée, pour s'en aller avec elle à l'aventure, dans le pays de rêve dont il parlait quelques jours plus tard dans sa lettre à Carmen.

La chère enfant ne devait pas savoir qu'il l'adorait, qu'il mourait pour elle.

Il était inutile de jeter dans le cœur de l'orpheline le remords d'avoir brisé une existence, elle devait tout ignorer.

Sans doute, elle verserait des larmes en apprenant la mort prématurée de Georges ; mais il ne lui avait rien dit ; le suprême aveu ne s'était pas échappé de ses lèvres ; Hélène se demanderait toujours pourquoi Georges s'était tué.

Elle ne serait pas condamnée à porter éternellement son deuil.

La comtesse, malgré ses injustes ressentiments contre cette innocente, ne voudrait pas faire connaître l'affreuse vérité à la jeune fille.

L'orgueil de race s'y opposait d'ailleurs. La fin d'un gentilhomme, du dernier des Kerlor, resterait mystérieuse ; jamais le mot de suicide ne serait prononcé. Dans ces tragiques aventures, on peut compter sur la discrétion, sur la complicité des serviteurs fidèles ; la catastrophe serait attribuée à un accident.

Hélène de Penhoët viendrait apporter des fleurs sur la tombe du malheureux ; elle déplorerait la perte d'un ami, d'un bienfaiteur ; sa vie, à son aurore, ne serait pas empoisonnée.

Qui sait, si plus tard, elle ne trouverait pas avec un autre tout le bonheur que Georges aurait tant voulu qu'elle lui dût ?

En invoquant ce problématique avenir, le jeune homme sentit dans son cœur un immense déchirement.

Il ne voulait pas prendre de voiture, ni même monter à cheval ; il s'enfuit éperdu, comme s'il craignait de manquer de forces et d'être tenté de revenir sur ses pas.

Insensible à tout ce qui l'environnait, il marchait comme s'il fuyait une malédiction, comme s'il était condamné à ne jamais s'arrêter.

Les charrettes rentraient des champs ; Georges ne voyait même pas les paysans et les paysannes qui le saluaient.

Son air égaré frappait tout le monde. Quand il fut à quelque distance de Kerlor, on le remarqua moins, parce que le jour commençait à tomber.

Le soleil se couchait dans un lit de nuages pourpres et ses derniers rayons rougissaient la mer, qui semblait rouler des flots de sang.

Mme de Kerlor ne devait pas se tromper en disant le lendemain que Georges s'était rendu à Morgat ; en effet, c'était là, dans cette petite propriété où il avait passé les plus heureux jours de son enfance, que le jeune gentilhomme voulait mourir.

Il était près de sept heures, quand Georges arriva à Recouvrance ; alors, il se produisit en lui une sorte d'apaisement.

Ses idées s'entre-choquaient moins tumultueusement dans son esprit ; il n'éprouvait plus cette sensation de chaos qui tout à l'heure lui brisait le cerveau.

Son cœur semblait se dilater, mais sans lui causer la moindre souffrance ; c'était là, à quelques pas, qu'il avait vu Hélène pour la première fois, dans cette maison de la rue Saint-Donatien.

Il voulait traverser cette rue, comme s'il accomplissait un pèlerinage. Les fenêtres de l'appartement que Mlle de Penhoët occupait le mois précédent étaient ouvertes ; aucun locataire ne l'avait remplacée.

Georges se souvenait de l'orage, qui avait motivé sa première entrevue avec l'orpheline. Aujourd'hui le ciel était très pur ; c'était au fond des âmes que les tempêtes se déchaînaient.

Kerlor passa ; au bout de la rue, il se retourna pour fixer dans ses yeux le décor au milieu duquel avait commencé cette chaste idylle dont la fin devait être si triste, puis il reprit sa marche.

La notion des choses lui revenait progressivement.

Il se dit qu'il ne pouvait se rendre à Morgat ce soir-là.

Il coucherait dans un hôtel à Brest, et le lendemain il prendrait le bateau qui traverse la rade.

Sentant qu'il avait reconstruit tout son sang-froid, Georges se félicita de ne plus agir sous le coup de la fièvre.

C'était librement, en pleine possession de ses moyens, sans le moindre vertige qu'il voulait mourir.

Tout à coup une voix l'arracha à ses réflexions :

—Mon cousin de Kerlor !

C'était Mariana qui avait proféré cette exclamation.

Mlle de Sainclair venait de s'acquitter de plusieurs démarches personnelles que nous expliquerons bientôt.

Très affairée, elle se rendait au cours d'Ajot, où elle voulait arriver pour l'heure du dîner, quand elle s'était trouvée face à face avec Georges.

Il faudrait mal connaître la robuste bonne foi du jeune homme pour supposer qu'il avait soupçonné un seul instant Mariana d'avoir